

Des films

Nicolas Bauche
2 octobre 2005

Gabrielle (Patrice Chéreau)

Alors que la Cinémathèque Française ouvre à Bercy sous l'égide de la peinture du XIX^e (le dialogue entre les Renoir père et fils oblige), Chéreau fait aussi, à sa manière, une incursion au musée. *Gabrielle*, film attendu s'il en est depuis son éviction du Festival de Cannes, a tous les atouts d'une visite du Louvre au début du siècle : de la beauté à ne plus savoir qu'en faire et un certain sentiment d'ennui pour le spectateur. Est-ce un ratage pour autant ? Non, et c'est bien là le mystère du nouveau long-métrage de Chéreau qui repousse les barrières de la lassitude cinématographique (détenue jusqu'à maintenant par Tsai Ming Liang) tout en livrant une œuvre d'une perfection plastique rarement atteinte.

Le réalisateur met tous les atouts de son côté, à commencer par l'adaptation d'une nouvelle de Joseph Conrad, *Le retour*. Jean et Gabrielle Hervey (Pascal Greggory et Isabelle Huppert), un couple bourgeois « naphthaliné » à l'arrogance et à la froideur, coulent une existence rythmée par les événements mondains. Qui ou quoi peut les détourner de leur chemin pavé de richesse et de bon goût ? Eux-même peut-être. Les conventions sautent bientôt : Gabrielle quitte Jean pour un autre homme avant de revenir au foyer. Commence un huis clos oppressant pour ces deux êtres pétris de frustration et de désir.

Gabrielle est probablement l'un des films les plus maîtrisés de Patrice Chéreau. Alors qu'*Intimité* cherchait encore son centre de gravité, empêtré de rôles surnuméraires et de réflexions sur le théâtre, *Gabrielle* trouve aisément son équilibre. Le cinéaste a beau venir de la scène et diriger des troupes de comédiens, ses œuvres se focalisent sur un nombre de personnages très restreint, deux ou trois tout au plus. Les autres font un peu « tapisserie ». Au nombre de cette ornementation humaine : la jeune Claudia Coli, femme de chambre et témoin ambigu des révélations de Gabrielle, Chantal Neuwirth ou Thierry Hancisse, formidables seconds rôles.

Le projet esthétique « flirte » avec la préciosité : le mélange du noir et blanc avec la couleur, l'éclairage qui rappelle Bergman ou Peter Watkins, les fondus au noir avec certaines phrases du dialogue ou de la nouvelle de Conrad..., tout passe brillamment pourtant. Les idées de réalisation les plus irritantes trouvent, au bout du compte, un sens, tout comme ce face-à-face d'un mari et d'une femme qui tourne à la confrontation de deux types d'écritures. Le tourbillon des mots et de leur vanité pour lui, la concision pour elle.

Au fil des scènes, on perd tout intérêt pour le film, monument d'ennui dédié à la déesse Huppert. Rien ne surprend dans le récit de cet adultère dont les rebondissements infinitésimaux s'embourbent dans les conventions d'une époque révolue. On sent au fond ce qui attirait Chéreau chez Conrad : la passion tue sous le vernis social. Mais le conflit des sentiments brimés et de la raison ne crève pas l'écran. Y avait-il seulement matière à un long-métrage ? On patiente en attendant la fin, tiraillé entre la beauté de la mise en scène et la vacuité du scénario. Qui sait ce que Chéreau fera de cette expérience : une étape avant un chef d'œuvre à venir ?

Critique : Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net